

Lanza
del Vasto



Approches de
LA VIE INTÉRIEURE

DDB *desclée
de brouwer*

Approches de la vie intérieure

Lanza del Vasto

Approches de la vie intérieure

Nouvelle édition

DDB *desclée
de brouwer*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous réveiller tout vivant ! De traverser le décor et d'aller toucher du doigt le vrai.

Recherche de la substance

J'ai là devant moi un arbuste... Non, non, c'est un mot que j'ai mis là. J'ai de la couleur verte, j'ai de la couleur grise, un dessin qui ressemble assez à celui d'un bon peintre. Comment sais-je ce qu'il y a derrière, ce qu'il y a dessous, ce qu'il y a dedans ? Il est vain que j'essaye d'ôter l'écorce, que je dépouille les apparences les unes après les autres. J'arriverai à d'autres apparences, qui ne seront pas moins apparentes que les premières – et puis j'arriverai à ne plus rien voir du tout. Mais ce n'est pas cela, la vérité.

Je vous le disais : la cause de l'apparence ne peut pas être trouvée à l'intérieur de son effet. Quand vous voyez une ombre projetée contre un mur, il ne faut pas essayer de soulever l'ombre pour voir ce qu'il y a derrière : ce que vous trouverez derrière, c'est le mur. En cet objet-ci, en cet arbuste, il faudra trouver la substance projetée sous cette forme. Où se trouve-t-elle ?

Tiens ! On parle d'objet, et de la vérité objective. Et que veut dire *objet* ? *Jeté contre*, ou *projeté*. Les mots le disent. Les mots que nous employons savent des choses que nous ne savons pas. Si nous voulons bien penser, interrogeons les mots.

Allons maintenant à la recherche de la substance, du dedans... Et ce ne sera pas seulement par curiosité philosophique, mais par devoir moral. Car le premier des objets dont je dois me démontrer la réalité, c'est le visage de mon prochain. Est-ce que mon prochain existe, ou suis-je seul au monde ? Est-ce que je me débats avec des ombres ? Si vous êtes

des ombres, je ne vous dois rien, je n'ai à l'égard des ombres aucun devoir. Je n'ai pas à donner mon amour à des apparences. Autant il m'importe de savoir que le monde extérieur est ombre, autant il m'est défendu de croire que mon frère humain en est une.

Quand je vois rire mon ami, je suis sûr qu'il est gai. Quand ma femme pleure, je m'attendris sur elle. Mais cette gaieté, où la sens-je ? Et cette joie, où la vois-je ? Mais cette tristesse, où la touché-je ? En lui, au fond d'elle ? Non. Où ? En moi.

Tiens !... Voici la clef. Voici la clef pour ouvrir la porte du réveil, pour sortir de la chambre des ombres !

La connaissance de soi

Car les arbres, le ciel, la terre, les eaux, les nuages sont comme le visage de mon prochain et je dois demander : qui derrière ? qui dessous ? qui dedans ? Et me demander quel chemin mène au-delà, au-dedans, au pays du réel.

Un chemin, vous savez maintenant qu'il y en a un, un seul pour vous, qui est : vous ! Car vous êtes la seule chose au monde que vous puissiez connaître du dedans et du dehors à la fois. Tout le reste ne vous est perceptible que du dehors. Dans la façade lisse, étrange et fermée de la vaste nature, vous êtes la seule brèche et la seule percée. Vous êtes la seule voie ouverte sur le dedans de tout le reste. En vous seul vous pouvez saisir et suivre le passage de l'intention à l'acte, de la signification au signe, du sens au verbe, ce lien du dedans au dehors qui s'appelle vérité.

Toutes les images qui se déploient jusqu'aux quatre horizons, leur revers, leur doublure est en moi ! Sans quoi je ne saurais les connaître, ni même les voir : « Mon œil ne verrait pas

le soleil, s'il n'était de la même essence que le soleil », proclame un hiéroglyphe égyptien.

C'est par leur revers et leur doublure que je comprends les choses : que je les *com-prends*, les prends, *cum*, avec, avec moi ; que je les prends au-dedans de moi et du dedans ; et les faisant entrer en moi, j'entre en elles. Donc, toute connaissance d'autre chose commence par la connaissance de soi et ne peut jamais se passer de cette connaissance. Si jamais je n'avais éprouvé gaieté ni deuil, le rire ou les pleurs d'autrui me seraient des grimaces inexplicables.

Certes, il ne dépend pas de moi que la nature et les qualités, les ressources et les sentiments de tous les êtres aient un écho dans mon être comme la mer sonne au fond de la conque. Écoutons notre âme et nous saurons que cela est donné. Donné par qui, il vaudrait la peine de le savoir ! Mais à celui qui ne sait pas écouter, donné en vain. Celui qui ne connaît rien de lui-même ne peut rien connaître de personne ni de rien.

Et maintenant, renversons la proposition : « Et si je savais tout de moi-même... » Oserons-nous terminer la redoutable sentence ? Osons ! « ... alors, je saurais tout de tout ». Osons, car ce n'est pas nous qui parlons. Ce sont les *Upanishad* qui parlent, c'est la Bible qui parle, c'est toute la tradition de sagesse qui parle, et de toutes les sagesse. C'est l'inscription sur la grotte de Delphes qui parle : *Gnôthi sèauton* : connais-toi toi-même. Car, te connaissant toi-même, tu connais tout.

« Ô Dieu, dit saint Augustin, si je me connaissais, je Te connaîtrais. » *Noverim me, noverim Te*¹². Toi, la vérité dernière et suprême. Toi, la raison, la clarté, la lumière de toute chose.

Une technique hindoue ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

angoisse sourde. Le personnage, le pauvre ! au fond de lui-même, sait très bien qu'il n'est rien. C'est bien pourquoi il ne va jamais au fond de lui-même. Il s'en garde, et c'est une des grandes œuvres du personnage, et des personnages entre eux, que de se distraire. Il s'agit de se distraire de cette grave vérité que nous ne sommes rien !

La grande affaire de notre personnage, c'est de faire croire aux autres que nous sommes autres que nous ne sommes : plus intéressants, plus intelligents, plus brillants, plus vertueux, plus braves, plus énigmatiques, plus séduisants – ou bien plus mauvais, plus dévergondés, plus vulgaires, plus modestes : en tous cas, plus !

De toute ma vie, je n'ai rencontré qu'un seul homme qui m'ait dit : « Je suis un homme comme tout le monde. » Tous les autres m'ont affirmé avec force ou m'ont laissé entendre qu'ils n'étaient pas comme les autres. Tous étaient exceptionnels, excepté celui-là. Celui-là, c'était Gandhi.

J'ai connu un aimable garçon (et très intelligent d'ailleurs) qui, un jour, attrapa la jaunisse parce qu'il avait entendu dire qu'un quidam avait dit qu'il était un... hum ! Le quidam avait dit ça en l'air, en passant, pour essayer d'être drôle. Dix secondes après, il n'y pensait plus, si tant est qu'il l'eût jamais pensé. Mais vingt ans plus tard, mon intelligent ami s'en ressouvenait avec une pointe au foie à chaque coup. C'est qu'un... hum ! suffit pour souffler une personne, attendu que le personnage dépend entièrement de l'opinion que les quidams s'en font.

L'angoisse aussi peut devenir un stimulant à l'accomplissement de grandes œuvres, et la grande œuvre aura pour but de démontrer aux autres et peut-être enfin à nous-mêmes que nous sommes quelqu'un et même que nous sommes quelque chose.

Il est des hommes qui se sont évertués au point d'ensanglanter le monde afin de donner de l'importance à leur personnage. Tel se ruine pour fonder une pouponnière, non qu'il se soucie des poupons (il ne connaît rien de plus dégoûtant !) : mais ce qu'il caresse de ses plus chers désirs, c'est la plaque de marbre où son nom éclatera en lettres d'or.

Et la fin de tout cela ? La fin, c'est que peut-être, avec beaucoup de chance, j'aurai un jour ma statue. Et moi, quand j'aurai ma statue, je ne serai plus là pour l'admirer. Ah, le fâcheux contretemps ! De quoi je conclus qu'il est beaucoup moins vain de se remplir le ventre. Car un ventre est chose assez commune et, sauf exception, sans gloire ni grandeur, mais c'est une chose qui offre l'immense avantage d'être ! Qu'en pensez-vous ? Il me semble que l'affaire se gâte et prend un tour inquiétant. Et nous étions pourtant si bien partis !

La troisième erreur

Ainsi donc, quand ce n'est pas mon corps qui crie « moi ! » pour demander, pour réclamer, pour se plaindre ou pour s'ébrouer, quand ce ne sont pas ses besoins qui parlent, ses peurs, ses désirs, ses travaux, ses ruses (car il est futé, le gros malin !), alors c'est mon personnage, avec ses cabochons de verre et ses oripeaux, en quête de spectateurs et d'applaudissements.

Et qui d'autre en nous pourrait prendre la parole en notre nom ? Réfléchissons. Avons-nous assez réfléchi ? Oui, j'ai réfléchi, j'ai trouvé. Voici la réponse, elle va de soi : qui parle, sinon la pensée ? Un grand esprit a dit : « Je pense, donc je suis. » Par conséquent je suis celui qui pense.

Celui qui pense, qui sent, qui veut, celui-là s'appelle moi.

C'est d'ailleurs le seul qui sache parler et se donner un nom. Bref, je suis ma conscience. Le reste est peut-être à moi, peut-être en moi (je n'en sais rien !), mais n'est pas moi. On ne saurait mieux dire : voilà un discours bien conduit, des arguments bien aiguisés.

En fait, se prendre pour un ventre, c'est l'erreur à l'état brut. S'ériger en personnage, c'est l'erreur propre aux civilisés, aux raffinés, aux distingués. Mais s'identifier à la conscience, c'est le fait d'un philosophe. C'est la plus rare, la plus pure, la plus parfaite forme de la même erreur.

Erreur ? Holà ! C'est vous qui le dites ! Prouvez-le ! Répondez ! Je réponds par une question : Et quand tu dors ? Oui, quand tu dors vraiment, profondément, sans rêves. Alors, es-tu ou bien cesses-tu d'être ? Es-tu le même ou un autre ?

Vous voyez qu'à cette question il n'y a pas de réponse sinon celle-ci : éveillé comme endormi, je suis le même. Je suis celui qui se pense, qui se sent, qui se veut, et je suis celui que je ne pense pas, que je ne sens pas, que je ne veux pas ! En un mot : je ne sais qui je suis.

« Chacun sait bien le dessein qu'il poursuit ; chacun dit : “Moi, je ne sais qui je suis”, dit Lao-Tseu, le plus grand des sages de la Chine. Enfin, pour parler à la manière du *Tao-te-king*, nous pouvons énoncer : “Le moi qui dit moi n'est pas le vrai moi¹⁵.” »

Les trois pas

M'avez-vous bien suivi jusqu'ici ? C'est ce que nous appelons les trois pas. Pas après pas, m'avez-vous bien suivi jusqu'ici, nulle part ? Avez-vous le courage, l'honnêteté, la lucidité de reconnaître que vous ne vous connaissez pas ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la cible, archer, tes deux yeux sont de trop : fermes-en un ! Si la cible est intérieure, ferme les deux et tire !

Le premier pas dans le bon chemin. Et le chemin est bon, même s'il est montant, rocailleux, et surtout étroit, plus étroit que le trou d'une aiguille. Les chameaux chargés ni les riches intelligences ne peuvent passer par là, le point exact et strict qu'est le vrai moi ! Mais par-delà tout s'ouvre et se tourne en lumière. Sachez-le, je vous convie à une grande aventure !

DU PERSONNAGE À LA PERSONNE

Le catéchisme nous enseigne que l'homme est une créature formée d'une âme et d'un corps. Cependant, corps et âme, il se présente à nous comme une personne.

Un corps, vous savez ce que c'est, du moins vous croyez le savoir. Je pense que vous ne le savez pas et il serait osé de ma part de dire que je le sais, car savoir ce qu'est le corps, ce serait posséder tous les secrets de la nature. Je ne suis pas de ceux qui méprisent le corps : je tiens que le corps est pour nous la sonde, la mesure, la clef de toute la création, car le corps est la seule chose au monde que nous sentions du dehors et du dedans en même temps. Il est par conséquent la voie par où nous pouvons pénétrer le dedans de tout. Mais il n'entre pas dans mon sujet de parler du corps cette fois. Je ne vous parlerai pas non plus de l'âme, ni de sa nature, ni de son unité, ni de son immortalité. Je voudrais aujourd'hui vous parler de la *personne* et, plus précisément, du *personnage*.

Car le mot *personne* a deux acceptions bien distinctes. *Personne* signifie : rôle qu'on joue au théâtre, et *personne* signifie aussi : épanouissement de la substance spirituelle. C'est dans cette seconde acception que les théologiens disent que Dieu est Un en trois Personnes. Mais quand il s'agit de la *personne* humaine, c'est presque toujours le nom de *personnage* qui conviendrait.

Vanité du personnage

Tout homme n'a donc pas seulement un corps et une âme, il

possède ou pour mieux dire il a (car posséder est un mot trop fort) un personnage. Mais je dirai que le catéchisme a raison, parlant de l'homme comme créature de Dieu, de passer sur cette importante partie de l'homme, car le personnage n'est pas une créature de Dieu. Le corps, en tant qu'être naturel, est une créature de Dieu, et l'âme, en tant qu'être spirituel, est une créature de Dieu ; mais le personnage qui se trouve entre l'un et l'autre est une créature de l'homme, une fiction sociale. C'est un composé et non un élément, c'est un passage et non un être.

La première chose à signaler quand on étudie le personnage, c'est son *irréalité*. Le personnage est un être fabriqué, imaginaire, plus ou moins vide et faux. Il ne naît pas avec l'homme, il se fabrique peu à peu avec l'éducation. Sa fabrication continue à l'école, à l'armée, à l'étude, à l'usine, ou au salon, à travers toutes les frictions et les expériences de la vie sociale : l'instruction, la culture, les lois et les coutumes y contribuent, qui sont des artifices. Le langage en est un, et un des principaux, et l'existence même du personnage est non seulement confirmée, mais presque faite par le nom que les autres lui donnent, la réputation qu'ils lui font, et par le « moi-je » qu'il accorde à soi-même.

Le grand levain du personnage, la force qui le produit, c'est la *vanité*. La vanité, c'est le vide (vain veut dire vide). Oui, au centre du personnage, le vide forme un appel d'air, une aspiration, et dans ce vide les substances des deux pôles viennent confluer. C'est la vanité qui gonfle le personnage et qui le pousse en avant dans la vie, qui le remue et lui fait prendre le plus de place possible, jusqu'à ce que les vanités des personnages environnants le repoussent et le remettent à sa place.

Si le mot *persona* signifie : rôle joué par un acteur sur les planches, il est naturel que le personnage soit avant tout un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prophète. Il ne convient pas de considérer d'abord si un homme est visité par des visions, des inspirations, des divinations, s'il accomplit des guérisons ou des prodiges, mais il faut considérer d'abord s'il est muni de toutes parts de solides vertus, ensuite on considérera ses extases et ses miracles sans crainte de s'y tromper.

Sciences et connaissance

Seul est indispensable le passage par le quatrième cercle et le maintien de ce cercle après le passage. Il peut être utile de passer par les trois autres, mais ce n'est pas nécessaire. Il est toujours dangereux de le tenter, car on risque fort d'y rester en suspens, surtout dans les basses époques comme la nôtre qui accordent à ces étapes une valeur suprême, vont jusqu'à en faire des fins en soi et par là même des barrières infranchissables.

Une culture comme la nôtre, faite de science, d'art et d'introspection, constitue un barrage systématique à l'accomplissement spirituel. Mais l'art suprême de se saisir et posséder soi-même, de devenir et d'être soi-même, la science des sciences, rare et précieuse entre toutes, est une chose simple. Car rien n'est plus accessible que moi pour moi. Et moi je suis un et je dois être connu comme un, comme indivisible et pure unité intérieure.

Toute opération artificielle et compliquée est donc inefficace, les systèmes philosophiques et les appareils mentaux et instrumentaux de la science ne sont d'aucune aide dans la quête essentielle. Mais c'est la simplicité, la simplification des mœurs, l'humilité, le renoncement aux ambitions, aux intrigues, aux artifices, aux mensonges, la piété, la droiture, le rappel fréquent, le recueillement constant, l'oraison mentale et la

concentration qui nous mènent directement à saisir le moi qui est le premier pas dans la nuit lumineuse du Mystère.

DU POINT CENTRAL. QUESTIONS SUR LA RELIGION

– *Quelle est la place de la religion dans les cercles de la connaissance ? N’y aurait-il pas un cinquième cercle proprement religieux ?*

– En droit, la religion couvre le point central et les quatre cercles, couvre toute la vie et relie tous les degrés à partir du point central. En fait c’est ce qui advient dans les hautes époques où il n’y a point de science qui ne soit doctrine religieuse, point d’art qui ne se rattache au culte et aux symboles divins, point d’expérience de vie, point de morale qui ne soit observation et exécution des commandements de Dieu. Mais dans les basses époques comme la nôtre, les cercles extérieurs se sont détachés un à un. La science est devenue profane pour ne point dire diabolique. L’art s’est fait profane et païen. La morale même s’est faite rationnelle et conventionnelle et, partant, profane. La religion au sens strict du mot commence à la face interne du quatrième cercle.

L’enceinte de la conscience a deux façades, une extérieure qui est morale, une intérieure qui est religieuse. La religion occupe – il va de soi – le point central, le lieu de l’approfondissement et de l’élévation de l’âme. De ce donjon elle ne peut être évincée.

– *Pour moi qui appartiens à cette époque que vous dites « basse », l’art est toujours religieux. Mon art c’est ma religion et je n’en connais pas d’autre.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tempête comme par beau temps : garder envers et contre tous
droiture et bienveillance, celui-là est un saint, un enfant pour
l'éternité.

DE LA DÉTENTE PACIFIANTE ET LIBÉRATRICE

Le sait-on vraiment ? Le dit-on assez ? Qui enseigne cela ? L'attention à soi qui est le premier pas dans la vie intérieure exige la détente extérieure. L'attention est possible en raison directe de la détente. Le sait-on vraiment ? La relaxation musculaire, la résolution nerveuse sont les conditions de la concentration mentale. Le dit-on assez ? Toute contracture, toute crispation bloque la circulation des fluides, produit l'étranglement du goulot, empêche la rentrée en soi. Qui enseigne cela ? Le recueillement, la prière, la méditation sont impossibles à celui qui ne sait pas se détendre.

Le sait-on vraiment ? Sait-on que l'attention dans la détente est un état difficile à atteindre, que c'est marcher sur la corde raide, qu'on n'y parvient pas sans exercice assidu et patient, sans précaution et sans risque de choir ? Car ou bien on fait effort pour atteindre l'état difficile, et comment faire effort sans se tendre ? Ou bien l'on se détend, on s'apaise totalement et alors on s'endort. Mais la vie spirituelle consiste à maintenir en même temps et l'une dans l'autre les deux choses contraires et à entrer ainsi tout éveillé dans le sommeil. Entrer tout éveillé dans le sommeil, c'est pénétrer consciemment la substance, c'est entrer dans les profondeurs du soi sans s'y perdre, c'est voir la vérité sans mourir.

Le sait-on assez ? La veille est un état de contraction générale et constante et constamment mouvante, car les contractions sont de diverses directions et de divers degrés et se rencontrent, se bousculent, déferlent, tournoient, selon l'heure et les vents. C'est pourquoi les Yoga Sutras commencent par ce

précepte qui résume tous les autres : « Le yoga est apaisement des tourbillons. » Quand les tourbillons sont apaisés, la nature de l'eau apparaît, la couleur de l'eau, la vertu de l'eau : calme, verte, limpide ; le fond paraît peuplé d'êtres vivants et riche de trésors enfouis et le ciel s'y reflète.

Une détente consciente

Un disciple alla trouver son maître et lui dit : « Me permettriez-vous de méditer avec vous ? J'en attends une grande aide. Votre présence me gardera de la distraction. » Le maître lui dit : « C'est un fait que la présence d'hommes dissipés et bruyants est un empêchement à se recueillir. Il ne faut donc pas s'étonner si la concentration de notre voisin, même si nous n'en avons aucune perception directe, met un vent favorable dans nos voiles. Place-toi donc en face de moi et méditons. »

Au bout d'un peu de temps, le maître fut tiré de sa contemplation par un bruit insolite. Le disciple était là devant lui, tête basse, effondré sur lui-même et il ronflait. À un moment il bascula, se reprit, ouvrit les yeux et demeura devant son maître, effaré comme l'enfant pris en faute. Mais le maître souriait et lui dit simplement : « Cela, et de plus la conscience, et tu y es... »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le corps entier et visite la moelle des os. D'autre part, c'est sur lui que la pensée attentive a une prise directe, c'est lui qu'elle dirige à l'intérieur du corps sur tel point refroidi, blessé ou malade, ou projette sur le corps d'autrui, opérant des guérisons.

C'est grâce à ce moyen terme magnétique (dont la nature n'est ni spirituelle, ni corporelle, mais purement vitale) que la conscience peut se fondre avec le souffle. Mais si la pensée a par lui prise sur le souffle, le souffle a prise aussi sur la pensée. Il est la bride par laquelle la pensée se prend en main, monte à cheval de soi-même, et se dresse.

DE LA SOUMISSION DU CORPS OU ASCÈSE

Un nécessaire redressement

La place du corps dans la nature humaine est marquée dans le corps. Il n'est, en effet, que de considérer le ventre, le ventre de convoitise, de besoin, de terreur, de voluptés basses, d'obscurcs douleurs et d'ordures : il est placé en dessous du cœur émotif et chaleureux qui est placé en dessous de la tête intelligente et lumineuse. Le ventre est la partie la plus corporelle du corps et sa place dans le corps est la place du corps dans le tout : c'est la plus humble et la dernière.

Juste et sage donc celui-là seul qui met le corps à sa place qui est dessous, celui-là dont le corps est *sous-mis* : mis sous le joug, attelé à la besogne, adonné au service de l'esprit, réduit à l'état d'instrument et de véhicule. Mais rares sont les justes et les sages. Chez la plupart des hommes normaux et moraux, cœur et tête sont affectés au service du corps. Presque jamais en eux le cœur ne parle, leur sentiment n'est que l'écho de quelque instinct. Leur tête est sans cesse occupée, préoccupée et parfois obsédée, obnubilée, affolée par le souci du corps. Si vous vous trouvez vous-même ainsi la tête en bas, ne vous obstinez pas à faire l'acrobate inconscient, mais vivement redressez-vous !

Cette culbute perpétuelle, cette drôlerie sans gaieté, cette absurdité dont nul ne s'étonne et dont on s'aperçoit à peine, c'est l'état de péché dans lequel nous naissons et habitons, c'est la persistance du péché originel. La première difficulté, c'est de saisir et surprendre le ridicule et le scandale de notre posture. Le jour de la conversion est le jour où l'on remarque avec stupeur

que tout est à renverser, et ce renversement de toutes choses c'est de les remettre à l'endroit. Les perspectives étant ainsi redressées, reste à dresser la bête.

C'est alors seulement que la bête montre l'oreille, que notre corps nous apparaît comme une bête à dompter, car nous commençons à nous dégager d'elle. Dans notre état natif, notre état brut et vulgaire, nous nous confondions avec notre corps, et ses désirs étaient nos désirs. Mais à présent nous savons que « la chair a des désirs contraires aux désirs de l'esprit²⁴ », dit saint Paul. Le travail de dégagement, de domination et de connaissance a commencé, qui s'appelle ascèse.

Une mise à distance

Je dis *de connaissance*, car tant que je me confonds avec mon corps, je demeure dans l'ignorance et dans l'erreur. La conscience se fait dans la purification ; se purifier, c'est sortir du mélange et s'affirmer comme une essence distincte. Je commence alors à me distinguer, c'est-à-dire à me voir.

Cependant, distinguer ne signifie pas séparer. Voir et connaître, c'est nouer un lien avec ce qu'on voit et connaît. En distinguant mon corps de moi-même, je ne romps pas avec lui, je ne le rejette pas : le repousser, le perdre, ce serait mourir, or je veux et dois vivre. Mais le lien que je garde entre moi et mon corps n'est pas un lien entre égaux : c'est un lien entre sujet et objet, entre intérieur et extérieur, entre supérieur et inférieur. Entretenir ce lien, retenir et maintenir mon corps dans ce lien, c'est le dominer.

Ce qu'il faut savoir, c'est que mon corps et moi, aussitôt que distincts, devenons deux êtres capables de s'affronter. Mon corps n'est pas un vase ni une masse de chair, mais c'est un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

humaine, il détourne les gens du vice et du désordre ; il n'est donc péché pour personne. Il est la conséquence, le châtement, c'est-à-dire la purification du Péché originel.

Le travail d'ailleurs était institué dans la joie du Paradis. Dieu, est-il écrit, ayant donné à l'homme un jardin « pour qu'il y ouvrât³⁰ » (*ut operaret*). Oui, pour que, par son œuvre, il prît part à la Création qui est la plus forte joie de l'Amour (lui, image et ressemblance du Créateur). Et cette œuvre se faisait dans l'accord et dans la paix comme un don de charité envers la terre et une offrande au ciel. Et au milieu du jardin, il cultivait l'Arbre de la connaissance pour qu'il fleurît, mêlant ses rameaux à ceux de l'Arbre de vie, si bien qu'on pouvait l'appeler l'Arbre-de-la-connaissance-de-vie. Et sa fraîcheur, son feuillage et ses fruits étaient faits pour les yeux, non pour le ventre. L'intelligence servait à comprendre, non à combiner et truquer pour le profit. L'Arbre de connaissance s'élevait vers le ciel comme un hymne.

Mais en arrachant le fruit, en y mordant, en le mangeant pour s'emparer de la connaissance, Adam a séparé le fruit de l'arbre, et s'est lui-même séparé de tout en violant l'ordre divin des choses. En se séparant, il s'est amoindri. En incorporant à lui-même amoindri la connaissance trop grande pour lui, il a perdu son équilibre natif pour basculer dans l'inquiétude et dans l'agitation. L'inquiétude et l'agitation ont engendré la multiplication des besoins, des convoitises, des curiosités, des vanités qui l'entraînent à des besognes sans nombre et à des luttes et des dangers sans fin. Voilà comment il est parvenu à faire du travail une chaîne et un châtement.

Le Prince de ce monde

C'est de ce travail forcé que sortent les Babels des civilisations avec leur cortège de misères, de servitudes et de révoltes, ainsi que la guerre issue de l'orgueil des riches, des savants et des puissants. Tout cela constitue ce « monde » pour lequel Jésus n'a pas prié, qui a condamné Jésus à la Croix et que Jésus condamne à son tour, ce monde dont doivent se détacher et détourner les chercheurs du Royaume de Dieu.

C'est une vérité enseignée à tous les chrétiens et, sous d'autres formes, aux héritiers des autres grandes traditions religieuses, mais elle est ignorée des philosophes et des docteurs de ce monde. Qui l'ignore peut bien, en toute bonne foi et avec bon vouloir, mettre son grand savoir et ses hautes vertus au service du Prince de ce monde. Et plus grand sera son savoir et plus hautes ses vertus, et plus il en résultera de trouble et de désordre.

Il est trop tard, ô pauvre Einstein, pour découvrir au dernier jour de votre vie que vos suprêmes découvertes pourraient bien marquer la fin de toute vie et que vous aviez tout calculé, hormis l'éclatement de la terre qui résultera sans doute de vos calculs. Il est inutile de supplier maintenant les peuples et les gouvernements de tourner à des fins bienfaisantes les armes dont vous et vos collègues les avez pourvus. Il est inutile que vous déclariez combien vous méprisez les militaires qui marchent en rang derrière des musiques, car la mort que vos savantes veilles ont préparée se fera sans tambours ni trompettes. Vous êtes peut-être le plus intelligent des hommes, et le plus humain, mais le Serpent s'est montré plus intelligent que vous et vos semblables, et vous avez toujours ignoré (ô trop savant !) le *péché contre l'Esprit* que votre science par elle-même perpète et perpétue.

La pente de l'Histoire

Parce que nous rattachons directement le développement scientifique et technique de notre époque au péché originel, on aurait tort de nous accuser de faire l'éloge sans réserve des siècles révolus. Nous pensons que toutes les civilisations sont fondées de même sur le péché et que le châtement qui est tombé sur elles en leur temps ne venait pas punir les vices et immoralités des hommes, mais résultait du péché qui a tout aussi bien son expression dans les vertus civiques, le génie profane et la sagesse mondaine que dans les fautes personnelles et accidentelles.

Si la technique scientifique moderne est le plus complet renouvellement du péché originel, l'invention de la Bombe montre de quelle inéluctable façon la mort en résulte, et quel mélange de malice et d'inconscience, d'orgueil et d'humiliation, d'audace et de passive acceptation de la fatalité constitue les engrenages du péché.

Il n'est donc qu'à se laisser aller selon les pentes de l'histoire, à suivre les sollicitations du monde, à se résigner aux exigences des temps nouveaux, pour aboutir aux catastrophes. Et un peu plus vite si l'on pousse à la roue avec des cris de victoire. Il n'est qu'à s'abandonner aux pentes de la nature pour obtenir la dissolution et la mort de l'âme.

Dans ces considérations sur le péché originel, vous trouverez le joint entre les deux aspects de notre enseignement : résistance et retour, ou remède aux fléaux sociaux par la non-violence et recherche du Royaume de Dieu et sa justice ; conversion et contrôle, ou reprise en main de notre vie quotidienne et introduction à la vie intérieure.

Question finale

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les trois maladies

L'Empêchement, l'Entraînement et l'Enchaînement sont les trois maladies de ma liberté. Si je ne suis pas assez fort, je rencontre partout l'Empêchement. L'Entraînement, c'est le mouvement contraire. Je suis aspiré par l'Entraînement, je me précipite au-dehors et je déborde. Je suis entraîné chaque fois qu'une partie de moi-même est attirée par le monde extérieur et sort de ses limites, compromettant le tout que je dois être. Voilà comment une excessive facilité de l'acte peut devenir, autant que l'Empêchement, une atteinte à la liberté.

L'Enchaînement est fait des chaînes et des engrenages de l'habitude. L'habitude entraîne notre action et nos paroles dans le sens des choses déjà faites et déjà pensées, et empêche l'invention, l'élan, l'expression spontanée, bref l'acte libre. On peut être enchaîné à un vice, ou aux exigences de la vanité mondaine, ou à l'attachement casanier, ou aux routines du travail ou aux obligations d'une charge, aux dettes et aux devoirs. L'Enchaînement, c'est de fonctionner au lieu de vivre.

La lutte contre ces trois ennemis sera constante et toujours incertaine, même en admettant que la raison et la vertu aient fait de moi une personne accomplie. Mais quand je parle de raison et de vertu composant la personne humaine de l'extérieur, j'entends bien parler de l'homme qui demeure dans l'Erreur originelle. La vraie libération ne peut commencer que par la révélation de l'unité intérieure des éléments qui me composent. Elle ne peut pas se faire par la composition de ces éléments selon une règle morale dictée du dehors.

Dans le cas d'une personne de raison et de vertu, on peut seulement parler de libre arbitre. Pour agir en homme libre, il faut déjà dépasser l'ordre des réactions. L'ordre des réactions est

de beaucoup plus étendu que nous ne pensons. La plupart de nos agissements ne sont que réactions. Il y a des hommes qui n'ont jamais que des réactions, ceux dont on peut dire qu'ils se « laissent vivre », qui ne savent que réagir au hasard des rencontres.

Réaliser ce qu'il a conçu : voilà la part de liberté à laquelle l'homme extérieur peut aspirer. C'est une part limitée. Il n'y a aucune liberté absolue, car les limitations de la liberté viennent d'abord de la limite des forces et aussi de la limite de l'unité. Donc les deux atteintes à ma liberté, c'est que d'abord je ne fais pas un tout, et qu'en outre, même mon tout peut rencontrer un autre tout plus fort qui l'écrase.

Liberté et violence

Il faut trois choses pour avoir la liberté : la Force, l'Intelligence et l'Amour. Et selon que l'un ou l'autre domine, il s'agit d'une liberté extérieure et négative, ou bien positive et intérieure. Par négative et extérieure, j'entends cette liberté qui consiste à *ne pas subir la contrainte d'autrui*. Par positive et intérieure, j'entends cette liberté qui consiste à réaliser sa loi propre.

Si c'est par la Force qu'on obtient la liberté, la liberté obtenue est extérieure et négative : on ne subit pas la loi d'autrui parce qu'on est en état d'y résister. Et la force redoublée ou violence nous mène en outre à imposer notre loi ou notre volonté à d'autres. C'est de cette liberté qu'il s'agit toujours dans les luttes humaines, celles des nations et des partis, des tribus et des clans.

Mais l'usage de la force pour l'obtenir doit toujours être corroboré à quelque degré par l'intelligence et l'amour. Car la

force, seule, ne peut subsister sans l'union : « Si un royaume est divisé contre lui-même, il s'écroule », dit l'Évangile. Et c'est à propos du Diable. C'est dire que même la force mauvaise, même la violence, même la violence diabolique, pour subsister, doit opérer quelque unification qui est une manière d'amour élémentaire et extérieur. Tout ne peut pas être violent dans la violence, il faut qu'une part de bon vouloir y entre, sans quoi tout combattrait contre tout et se détruirait soi-même.

L'intelligence libératrice

La formule « l'union fait la force » est bien connue dans un monde où le mot « amour » serait déplacé. Cependant l'union est une forme de l'amour. On peut dire, de même, que l'intelligence entre toujours dans l'usage de la force, sans quoi cette force aveugle et stupide rencontrerait tout de suite l'échec. Cette forme d'intelligence, enclose pour ainsi dire et comme couverte par la force, s'appelle la Ruse. C'est elle qui crée la légalité. C'est elle aussi qui crée les sciences et les techniques. On voit ainsi la force brute dans les conquêtes et les révolutions se transformer en légalité. Et cette légalité limite la force qui la créa.

Considérons donc maintenant la force libératrice de l'Intelligence. L'intelligence est d'une étendue infinie. L'intelligence de l'homme, ou raison, a cette qualité que, d'un trait, elle dépasse les horizons. C'est assez pour dire qu'elle détache celui qui la met en œuvre et lui donne du recul. Toute possibilité offerte est un élargissement de la liberté. L'être qui n'a pas de choix n'a pas de liberté. Celui qui peut choisir entre deux actions marque sa volonté ; sa liberté est la détermination intelligente dans le choix. La liberté de choix est donc

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

votre nature, ainsi vous prendrez possession de votre bien, sinon vous êtes à la merci des vents.

Gagner la liberté

On a beau jeu de démontrer que la liberté n'existe pas, que toutes nos actions et que toutes nos pensées ont des causes extérieures ; il est facile de démontrer que le criminel n'est pas coupable, puisqu'il est inconscient, son acte étant l'effet d'une cause qui n'est pas en lui. Nous sommes tous des criminels comme lui, puisque nos actions, les bonnes et les mauvaises (celles qu'on appelle bonnes et celles qu'on appelle mauvaises pour raisons d'utilité sociale), ont toutes des causes en dehors de notre conscience. Ce n'est pas une excuse pour mal faire ; il ne fallait pas être lié.

La liberté n'est pas donnée par nature, il nous faut l'*acquérir*, il faut faire la liberté. Vous n'avez qu'une seule liberté, c'est de choisir entre l'enchaînement et la délivrance ; celle-là, nous l'avons, c'est notre planche de salut. Travaillons à nous délivrer.

Nous naissons tous inconscients, par conséquent coupables : coupables de toutes les fautes qui se causent en nous et autour de nous ; voilà pourquoi l'Église enseigne que nous sommes nés avec le Péché originel. Mais cela même qui sert d'excuse au criminel est justement son crime : d'être irresponsable. Ce n'est pas un crime moral, c'est un crime métaphysique. Ce n'est pas un crime personnel, c'est le crime de tout le monde et aussi de chacun. Entrer dans la bonne voie, c'est casser les liens d'avec le crime, d'avec le Prince de ce monde, d'avec la pente naturelle qui mène à la mort, qui mène à la perdition, qui part de l'inconscience et va à l'inconscience,

qui part du plaisir et va à la douleur à travers les illusions, qui part de la faute et de la violence et qui va à la violence et à la mort à travers les soubresauts de la faiblesse.

Reprendre les rênes

Vous ne corrigerez jamais votre vie, vous ne ferez jamais le bien avec de la bonne volonté sans volonté, avec des élans sans conscience. Vous ne pouvez pas faire le bien sans vous connaître, vous ne pouvez vous donner sans vous posséder, vous ne pouvez aimer et aider en vous abandonnant aux élans de votre nature, car votre nature est faite comme une balançoire et le choc en retour se produit aussitôt. Ayez un bon élan et dans une demi-heure attendez-vous à une rechute exactement correspondante et proportionnée. Cultivez vos vertus naturelles et vous cultiverez sans doute en même temps vos vices qui sont peut-être plus cachés, ce qui vous rendra honorable et agréable à autrui, mais vous seul saurez ce qui se cache derrière votre bonne apparence.

Vous êtes lié avec l'extérieur et vous êtes lié à l'intérieur de vous-même dans un équilibre instable dont vous n'avez pas la clef ; toutes vos bonnes intentions gauchissent, toutes vos forces s'embrouillent parce que vous tâtonnez dans une demi-conscience, parce que vous êtes troublé, parce que vous êtes traversé par de bons élans comme par de mauvais désirs, parce que vous n'avez même pas la dignité d'être un démon. En fait, un démon, c'est un ange. Qui de nous, les hommes, est purement mauvais ? Nous sommes impurement mauvais, et nous faisons le bien, mais nous le faisons mal.

Surveillez donc tout ce qui se fait en vous sans que vous le fassiez, tâchez de vous emparer des rênes de votre chariot, ne le laissez pas aller où il veut, apprenez à vouloir. Que votre vouloir

ne soit pas une diagonale entre vos désirs, n'appellez pas vouloir votre désir le plus fort. Le désir est une réaction, le désir vous mènera à des réactions et non à des actions.

« Je pense, donc je suis » dit un philosophe qui croit énoncer une évidence. Hum ! Je ? Qui, je ? Qui pense, qui mène la pensée ? Si c'est elle qui m'entraîne où il lui plaît, je suis le jouet de ma pensée, je n'en suis pas l'auteur. Je ne peux pas dire « je pense », mais seulement « il pense » comme on dit « il pleut ». Mais toute action commence par la pensée. Si je ne suis pas au commencement de ma pensée, aucun de mes actes ne m'appartient et toute ma vie est livrée au hasard.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

celui qui la contemple, alors c'est simplement une déviation et un empêchement, un voile et un écran de plus, une distraction.

Sentiment et compassion

Nos rapports humains nous donnent tous les jours l'occasion d'étendre et d'approfondir notre sensibilité, de la rendre objective. Nous devons arriver à sentir cet autre moi qui est un autre : c'est là ce qu'on appelle la *sympathie* (proprement : le fait de *sentir avec*). Certes, c'est déjà une forme de sympathie que d'aimer les mêmes choses et de partager les mêmes joies. Mais c'est une forme de sympathie plus parfaite et plus profonde que de partager les mêmes souffrances.

La compassion (proprement : le fait de *souffrir avec*), la compassion volontaire et active, est le grand moteur de la charité et du salut. Et pourquoi la compassion et non pas la jouissance commune ? Parce que dans toute jouissance, c'est la volonté charnelle et personnelle de tirer à soi qui domine. Mais nous savons que la volonté de puissance et de jouissance mène à Satan, tandis que la volonté de sacrifice et l'effacement de la personne sont l'entrée dans la Voie étroite.

La compassion est aujourd'hui une vertu méconnue, un bienfait mal reçu. On en a tant vu de contrefaçons qu'on finit par détester l'original. L'impureté de celui qui l'éprouve, la vanité de celui qui en est l'objet empoisonnent la compassion, en font cette « pitié si délectable aux apitoyés, cet amour qui pèse comme le genou sur la poitrine du vaincu³⁵ ».

Avouons-le : nous n'aimons pas faire pitié aux gens (nous préférons au besoin leur faire envie). C'est que la pitié va vers ce qui se trouve en condition d'infériorité, or nous voulons à tout moment et en toute circonstance être ou faire croire que nous

sommes supérieurs. Mais quand, à notre tour, nous nous apitoyons, sommes-nous sûrs que la compassion soit en nous une souffrance pure ? Ne s'y mêle-t-il pas quelque complaisance pour nous-mêmes, agréablement surpris de nous trouver si bons, une jubilation plus ou moins secrète de notre supériorité sur le misérable ? Telle est la première impureté de la compassion, douleur qui se tourne en jouissance.

Mais une impureté contraire et qui la gâte encore plus est le dégoût, qui fait qu'au lieu de nous rapprocher de celui qui souffre, nous le méprisons et repoussons, parce qu'il nous offre un spectacle pénible. Or une goutte de complaisance ou de dégoût se mêle presque toujours à la compassion et empêche la charité.

Oui, tout sentiment est mêlé, mais il est. C'est une matière première donnée dont on peut partir. Vous devez partir de lui pour le purifier. Vous devez l'observer, le débrouiller, l'élargir, l'harmoniser. Rentrer en vous-même et atteindre à l'impassibilité. Sortir de vous-même par la compassion, la sincérité de la parole et le courage d'agir.

RECHERCHE DE L'ÂME

Ce titre modeste convient : je ne saurais parler que de l'approche d'une si grande chose ; nous ne ferons pas une étude, nous nous jetterons à l'eau et nous nagerons de notre mieux. Je penserai tout haut devant vous.

Mystère de l'âme

Âme est une belle parole qui signifie halètement, *anima*, souffle, souffle de vie et tout simplement vie. En l'expliquant ainsi on a remplacé une énigme par une autre. En fait, savons-nous ce qu'est la vie ? Sans doute nous savons distinguer le vivant du mort, mais là s'arrête à peu près notre science.

Si nous pouvons dire avec certitude que l'âme est vie, alors nous avons posé son immortalité. On dit bien d'un homme qui meurt que la vie le quitte (quitte quoi ? quitte son corps), mais comment la vie quitterait-elle la vie ? Vous me direz que la mort d'un homme ressemble à une bougie qui s'éteint ou encore à la guitare dont la corde s'est cassée, mais où va la flamme quand la bougie s'est éteinte ? Et dans quel paradis les notes perdues ?

Nous disons bien d'une flamme qu'elle papillonne, mais nous savons que le papillon vivant a beau ressembler à la flamme, il est quelque chose d'autre qu'une flamme. De quelle science le sais-je, je me le demande, mais nous savons bien qu'il en est ainsi. On peut tout me démontrer sauf que je ne vis pas. Mais on ne peut me montrer ni me démontrer la vie.

Je sais donc de source sûre, bien qu'obscur, que la vie n'est pas de même nature que le mouvement d'une flamme. Une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sainte Thérèse d'Avila, *Le Château de l'âme*.

DE LA NON-VIOLENCE ACTIVE

Les armes de notre combat ne sont point charnelles. Mais elles sont, de par Dieu, de force à renverser les forteresses³⁷.

La non-violence est chose simple, mais subtile. S'il est difficile de l'appliquer et même de la saisir, c'est qu'elle est tout à fait étrangère aux habitudes communes. Mais la difficulté devient insurmontable quand on croit l'avoir fort bien saisie, quand il paraît évident qu'elle consiste à refuser toute lutte et à se tenir prudemment à l'abri des coups.

Nous allons essayer, en trois définitions, de cerner ses traits essentiels. La non-violence est :

1. Solution des conflits.
2. Force de la justice.
3. Levier de la conversion³⁸.

1. La non-violence, solution des conflits

La première chose que montre cette première définition, c'est qu'on ne peut parler de non-violence que s'il y a conflit. Qu'on ne peut appeler non-violent celui qui se met à l'abri tandis que le monde est en feu. Celui qui vit tranquille est peut-être non-violent, mais on n'en sait rien. On le saura le jour où un conflit éclate et où on le verra résoudre le conflit sans recours à la contrainte ni à la ruse.

Car la non-violence, c'est de dire à la violence : non ! À la violence et surtout à ses formes les plus virulentes qui sont l'injustice, l'abus et le mensonge. Or, devant le conflit, quelles sont les attitudes possibles ? Nous en voyons quatre, de prime

abord :

– la première, c'est de détourner la tête et d'éluder l'affaire, surtout si nous ne sommes pas directement attaqués, puisque, vous le savez, « nous avons toujours assez de courage pour supporter les maux d'autrui³⁹ ». Tout compte fait, cette histoire ne nous regarde pas. Nous restons neutres, et d'ailleurs nous ne restons pas, nous nous esquivons discrètement ;

– la seconde attitude, c'est d'entrer bravement dans la bagarre, d'y rendre coup pour coup et deux pour un, si nous pouvons ;

– la troisième, c'est de tourner les talons et de s'enfuir ;

– la quatrième c'est de lever les mains, de tomber à genoux, d'implorer grâce, d'invoquer la clémence d'Auguste, bref, de capituler.

Le cinquième et dernier recours

La cinquième attitude, c'est la non-violence. Elle exclut les quatre autres : exclut la neutralité, exclut la bagarre, exclut la fuite, exclut la capitulation. Vous y êtes ? Nous y sommes, oui, mais nous sommes bien embarrassés. Car si je ne dois ni me battre, ni ne pas me battre, ni m'enfuir, ni me rendre, que dois-je donc faire ?

Je comprends votre embarras. Pour vous tirer d'embarras, vous n'avez qu'à consulter le manuel. Le manuel est facile à trouver. Vous n'avez qu'à le feuilleter du pouce et à chercher la page. Le manuel s'appelle l'Évangile. Vous connaissez ?

Oui. Et que dit l'Évangile au sujet de la légitime défense, du châtement des voleurs et des scélérats, de l'honneur de la Patrie, de la sauvegarde de la Civilisation chrétienne et des autres bonnes et belles raisons et nécessités de la guerre juste et de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'elles sont de l'ordre des moyens, toutes ces choses avec leurs nécessités et leurs mécanismes ont une valeur propre qui est relative, secondaire, pratique, et ne se confond pas avec les valeurs religieuses et morales qui sont absolues et primordiales et qui ne s'appliquent qu'aux actions personnelles et libres.

Mais à mesure qu'elles prennent une plus grande place dans la vie du civilisé, à mesure qu'elles lui assurent de plus grands moyens de prévaloir sur son prochain, voici qu'on leur attribue une valeur supérieure et enfin suprême. Or le mal, nous l'avons vu, c'est un bien partiel qu'on prend pour le Bien. Voilà comment, de relativement bonnes qu'elles seraient à leur degré, ces choses deviennent un mal dans l'absolu, et comment elles travaillent au mal dans la pratique. Ce que démontre le retour périodique des grands fléaux comme la guerre, et il n'est pas difficile de voir comment ces choses les préparent, les provoquent et les servent.

Les moyens et les fins

La dégradation des valeurs morales est la contrepartie de cette exaltation de l'ordre pratique ; surtout là où l'amour-propre collectif s'érige en vertu, et l'intérêt du groupe en morale. Alors des crimes comme l'homicide, l'asservissement, l'exploitation d'autrui, la tromperie, la corruption, sont jugés comme « des moyens » et justifiés par leur succès. Et l'on en vient à la formule trop célèbre que « les fins justifient les moyens ».

L'efficacité de la non-violence, c'est de jeter par terre ces justifications-là, lesquelles relèvent toutes des faux absolus de la Technique, de la Politique, de la Stratégie, de l'Économie et de la Science. La non-violence, c'est le contraire de la

justification des mauvais moyens par la bonne fin, c'est l'ajustement des moyens à la fin, et si la fin est juste, les moyens doivent l'être aussi.

Gandhi enseigne que moyens et fins sont liés comme la graine à l'arbre. Et que la malice introduite dans l'entreprise par les moyens, se retrouvera nécessairement à la fin. Ce qui explique la déception qui suit toutes les victoires et les libérations obtenues par la violence, même quand la cause était bonne et les combattants héroïques et sincères. Non, les bonnes causes ne justifient pas les mauvais moyens, mais ce sont les mauvais moyens qui gâtent les meilleures causes.

Il faut distinguer efficacité instrumentale et efficacité finale.

La science se prête à n'importe quelle application, la conscience, non.

L'intelligence se plie à n'importe quelle combinaison, la sagesse, non.

Le pouvoir peut n'importe quoi, la maîtrise de soi, non.

L'argent se prête à tous usages, mais l'honnêteté, non.

Le courage se donne à n'importe quelle cause, mais la charité, non.

La force peut servir à n'importe quelle fin, mais la non-violence ou force de la justice ne peut servir qu'à la justice.

Éloge de la justice

La justice, la vraie, ou pour mieux dire, pour dire comme Gandhi, la vérité. La justice qui est la vérité dans les actes. La justice, première des vertus sans laquelle les autres perdent leur valeur et se changent en défaut. La justice, qui est l'évidence de la bonté. La justice, qui est la loi de la vie et la raison de l'harmonie.

La justice, qui met et maintient chaque chose à sa place, car chaque chose est bonne en son temps et en son lieu. Les choses basses sont bonnes en bas pour leur solidité, les choses hautes en haut pour leur limpidité. La douleur est bonne à son heure pour la purification, la mort bonne à son heure pour la délivrance. L'ombre est bonne comme un repos, le feu est bon comme la beauté.

Rien n'est vain, rien n'est vil, rien n'est faux, rien n'est sale, rien n'est mauvais, que le désordre. La justice est bonne comme la musique.

Des deux justices

Mais nous connaissons deux justices, la bonne justice et l'autre. La bonne justice est celle qui rend le bien pour le bien et multiplie le bien ; qui rend les bienfaits mesure pour mesure, et pour les bienfaits sans mesure rend grâce ; qui rend à chacun son dû, honneur au grand, aide au faible et pitié au petit ; qui soutient ceux qui marchent droit, retient ceux qui débordent, ramène ceux qui s'égarerent, relève ceux qui tombent.

L'autre justice est celle qui rend le mal pour le mal afin d'arrêter le mal, mais qui s'arrête au mal et le renforce ; celle qui, dans l'art de découvrir et de poursuivre les coupables, apporte toutes les malices, toutes les bassesses et toutes les ruses ; celle qui, dans l'art de ménager la vengeance, apporte tous les retards, tous les détours, tous les calculs de la cruauté la plus froide et la plus inhumaine ; celle qui, dans l'art d'aggraver les peines, connaît les raffinements les plus effroyables ; celle qui pend, brûle, bout, tenaille, étouffe, écorche, écrase, arrache, crève les yeux, coupe les mains, tord les membres, empale et châtre, dénude et fouit les entrailles ; celle qui marque au fer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. *1 Corinthiens* 3,7.
2. *Matthieu* 6,23.
3. Traduction exacte.
4. *éphésiens* 3,18.
5. *Jean* 18,38.
6. *Jean* 14,6.
7. *Jean* 14,20.
8. *Jean* 17,21.
9. *Jean* 8,32.
10. *Livre des morts* (égyptien).
11. Plotin.
12. *Soliloques* II, 1.
13. *Deutéronome* 32,20.
14. *Ecclésiaste* 12,7.
15. Le *Tao-te-king* de Lao-Tseu commence par ces vers : « Le chemin où l'on peut cheminer n'est pas le vrai chemin. Le nom qu'on peut nommer, ce n'est pas le vrai nom... »
16. *Luc* 14,26.
17. *Luc* 14,11.
18. Étymologie possible de *persona* : de *sonare*, sonner, et de *per*, à travers. La personne ? Ce à travers quoi sonne une signification. Dieu veuille que ce soit vrai !
19. *Jean* 15,5.
20. *Galates* 2,20.
21. Ancien mot français *desport*, qui, dûment barbarisé en passant et repassant la Manche, signifie *le plaisir de se porter au-dehors et çà et là*. Préfixe *dis* comme dans distraire, dissiper, disperser, détruire, défaite.
22. Il ne s'agit pas ici de discuter des géniales trouvailles ni des succès thérapeutiques de la psychanalyse. Nous trouvons à cette méthode certains caractères de la science moderne : elle se confesse athée, étrangère à la religion et à la morale, mais elle prétend atteindre aux plus intimes secrets de l'âme et corriger la conduite des hommes, d'où l'immense danger de se confier à ses soins. Pires encore les chocs et les drogues de certaines

psychothérapies. La méthode Vittoz ne rencontre pas les mêmes objections de principe.

23. Ce qui ne contredit pas ce que j'ai dit plus haut au sujet du « regard levé » et du « rayon descendant ». Cette pensée qui suit le trajet du souffle n'est pas un regard sur des objets d'ordre inférieur : c'est une pensée sans objet, c'est la pure et simple insistance de l'attention sur une direction donnée. D'ailleurs, nous n'en sommes pas encore au stade de la méditation.

24. *Galates* 5,17.

25. *1 Corinthiens* 15,43.

26. Le péché originel n'est point pardonné, il est racheté, ce qui est très différent.

27. *Genèse* 3,5.

28. *Luc* 3,4-5 ; *Jean* 3,30.

29. *Genèse* 3,19 et 16.

30. *Genèse* 2,15.

31. *Matthieu* 6,24. Vous savez que Mammon est le dieu des richesses.

32. *Chanson de Rutebeuf*.

33. *Matthieu* 12,36.

34. *Jacques* 3,2-12.

35. Lanza del Vasto, *Commentaire de l'évangile*, I, XIX.

36. *1 Corinthiens* 15,46.

37. Saint Paul, *2 Corinthiens* 10,4.

38. À la différence des autres propos recueillis en ce volume, ceci est une conférence de grand public. On trouvera dans *Les Quatre Fléaux* de Lanza del Vasto (Denoël, 1959) une présentation plus ample de la non-violence. [On pourra aussi lire, du même auteur, *Technique de la non-violence* (Denoël, 1971).]

39. Chamfort.

40. *Matthieu* 5,39-41.

41. *Matthieu* 5,46-48 ; *Luc* 6,32-34.

42. *2 Samuel* 12,1-13.

43. Je la tiens de mon ami Jean Goss qui la rapporte comme s'il en était le témoin, mais je crois qu'il en fut l'acteur car il en est bien capable.

44. Voir Jésus et les marchands du Temple dans notre *Commentaire de l'Évangile*, chapitre XXV.
45. J'ai, dans *Les Quatre Fléaux* (V, 46 à 52 : *Des trois miracles historiques*), résumé cette épopée aussi brièvement que j'ai pu. J'y renvoie le lecteur. Il fera bien, en outre, de lire la *Vie de Gandhi* de Louis Fischer (Calmann-Lévy) et, pour entrer dans le détail de la tactique non-violente, *Le Machiavélisme à rebours* de S. Panter-Brick (Éd. Denon). Mais il ne faut pas croire que la non-violence est une invention de Gandhi. Cinq siècles avant Jésus-Christ, Bouddha l'enseignait, et cinq siècles avant Bouddha, Joseph dans la Bible. Il ne faut pas non plus la regarder comme une chose orientale dont nous soyons incapables. La non-violence a une longue histoire en Occident et l'un de ses exploits n'est autre que l'établissement de l'Église chrétienne, car elle est ce qu'on peut appeler « la méthode des martyrs ». La Pologne, la Hongrie, l'Amérique du Sud ont fourni plusieurs exemples de révolution et de libération non-violentes en ces deux derniers siècles. Vous n'ignorez pas que des mouvements non-violents surgissent de toutes parts en ce siècle, d'importance numérique trop modeste jusqu'à présent, mais grandissante.
46. Abstraire signifie traire ou tirer *abs* : hors de.
47. *1 Corinthiens* 15,56.
48. *Jacques* 2,12.
49. *Jean* 16,8-11. « Car le Prince de ce monde (...) est prisonnier des lois qu'il a faites, il subit la violence qu'il a provoquée, il souffre de la peur et de la haine qu'il crée lui-même et l'on peut dire que son propre jugement l'exclut de tout amour, de toute vérité, de toute justice. Ce jugement-là le juge : il est déjà jugé » (Lanza del Vasto, *Commentaire de l'Évangile*, II, XXVII).
50. Massacres hindous-musulmans de 1947 ; cf. *Vinôbâ ou le Nouveau Pèlerinage*, chap. XXV et *Les Quatre Fléaux*, chap. V, 52.
51. King Hall, *Defence in Nuclear Age*, Londres, 1959.
52. Le mot est de Bartholomé de Ligt.
53. *Le Pèlerinage aux Sources*, IV, 31s. ; *Les Quatre Fléaux*, V, 49-51.
54. L'économie capitaliste connaît l'exploitation et la contrainte. L'économie communiste supprime l'exploitation mais aggrave la contrainte.
55. Voir *Vinôbâ ou le Nouveau Pèlerinage* [de Lanza del Vasto].
56. *Éphésiens* 6,12.

57. *Principes de l'Indépendance*, 54 ; traduction en appendice de *Vinôbâ ou le Nouveau Pèlerinage* [Lanza del Vasto, Denoël, 1954].